

Jean-Yves Trépos

Une anamnèse photographique...

En complément de l'article que j'ai proposé à *Sociologie et sociétés* pour son numéro thématique « sociologie narrative » (n°48-2), voici quelques éléments d'accompagnement, sous la forme d'une série de photos commentées¹. Au sens strict, il s'agit de plusieurs modalités de « *photo-elicitation* » (par exemple : Harper D., 2002, « As Talking About Pictures : a Case for Photo Elicitation », *Visual Studies*, 17, 1, pp. 13-26.), homogénéisées par l'intention de les organiser en un récit.

Bien que cette série ne prenne tout son sens qu'en référence à l'article (elle est une information supplémentaire, voire un mode d'entrée), elle peut exister pour elle-même de façon suffisamment solide pour que je l'envisage comme un outil de l'Atelier de Sociologie Narrative. Elle est en effet, simultanément, la narration fragmentée d'une anamnèse et celle, cumulative, d'un équipement théorique.

J'y donne à voir, en trois étapes, un cheminement régressif dans la temporalité : je pars d'une situation présente pour retrouver un passé qui est partiellement le mien (des souvenirs d'enfance d'une pratique paternelle d'écriture du travail) et qui est partiellement celui de mon père, tel du moins qu'il lui a semblé possible de l'écrire. Voilà pour l'anamnèse, qui part de 1975, pour remonter, pour moi, au début des années cinquante et pour mon père à 1926 (date de son premier carnet de travail).

Quant à l'équipement théorique, il est celui qui se nourrit d'une part, du passage d'une anthropologie praxéologique du travail inspirée par Bourdieu (des années 70 aux années 80), à une sociologie conventionnaliste de l'écriture, inspirée par Boltanski et Thévenot (à partir de 1985), la première ne disparaissant pas tout à fait sous la seconde ; d'autre part, des apports de l'analyse de discours, qui incite à mettre en perspective énonciateurs, énoncés et énonciation, ceux de l'Actor-Network Theory, qui invite à observer la construction des ontologies (Mol, Law). Enfin, tout cet attirail théorique, déployé dans le temps sur plus de quarante ans, se voit réajusté par le nécessaire travail théorique (et pas seulement méthodologique) auquel me confronte l'Atelier de Sociologie Narrative. L'article de *Sociologie et sociétés* donne à voir quelques affleurements de ces couches sédimentaires et cette note en propose quelques autres.

-I- Des maçons au travail : œuvres, traces, entre-soi

Cette première série de photos marque un premier jalon sur mon parcours auprès des Carnets de mon père. Elle donne à voir que mon premier centre d'intérêt a été de retrouver le maçon dans son environnement, tel qu'ils apparaissaient dans ces écrits. Des noms, des photos, des témoignages oraux me conduisaient vers des traces de chantiers et de maisons, vers des liens avec des personnes, mentionnées dans les Carnets. Qui étaient-ils, que faisaient-ils, comment vivaient-ils ? Les réponses à ces questions ne pouvaient être que partielles et tributaires du point de départ de l'interrogation : leur présence écrite. Je croyais pouvoir contribuer à une anthropologie du travail de maçon dans la Bretagne du XX^e siècle, sans me rendre compte que l'intérêt de ce travail de reconstitution était de pouvoir saisir des énonciateurs (mon père, ses collègues, ses clients, ses amis, ses fréquentations occasionnelles ou durables) à partir du système par lequel les Carnets les liaient à des objets (des maisons, des matériaux, de l'argent) et à des actions (des constructions et des réparations, des voyages en vélo, des loisirs

¹ Voir : Trépos J.-Y., 2016, « Un régime d'impersonnalité. A la découverte du style des carnets d'un maçon breton », *Sociologie et sociétés*, n°48-2.

avec des plaisirs et de l'ennui) et qu'il n'y avait rien de « plus vrai » à saisir derrière ces liens, dès lors que je parlais des Carnets. Il m'a fallu beaucoup de temps pour voir que la richesse des carnets était avant tout dans les Carnets.

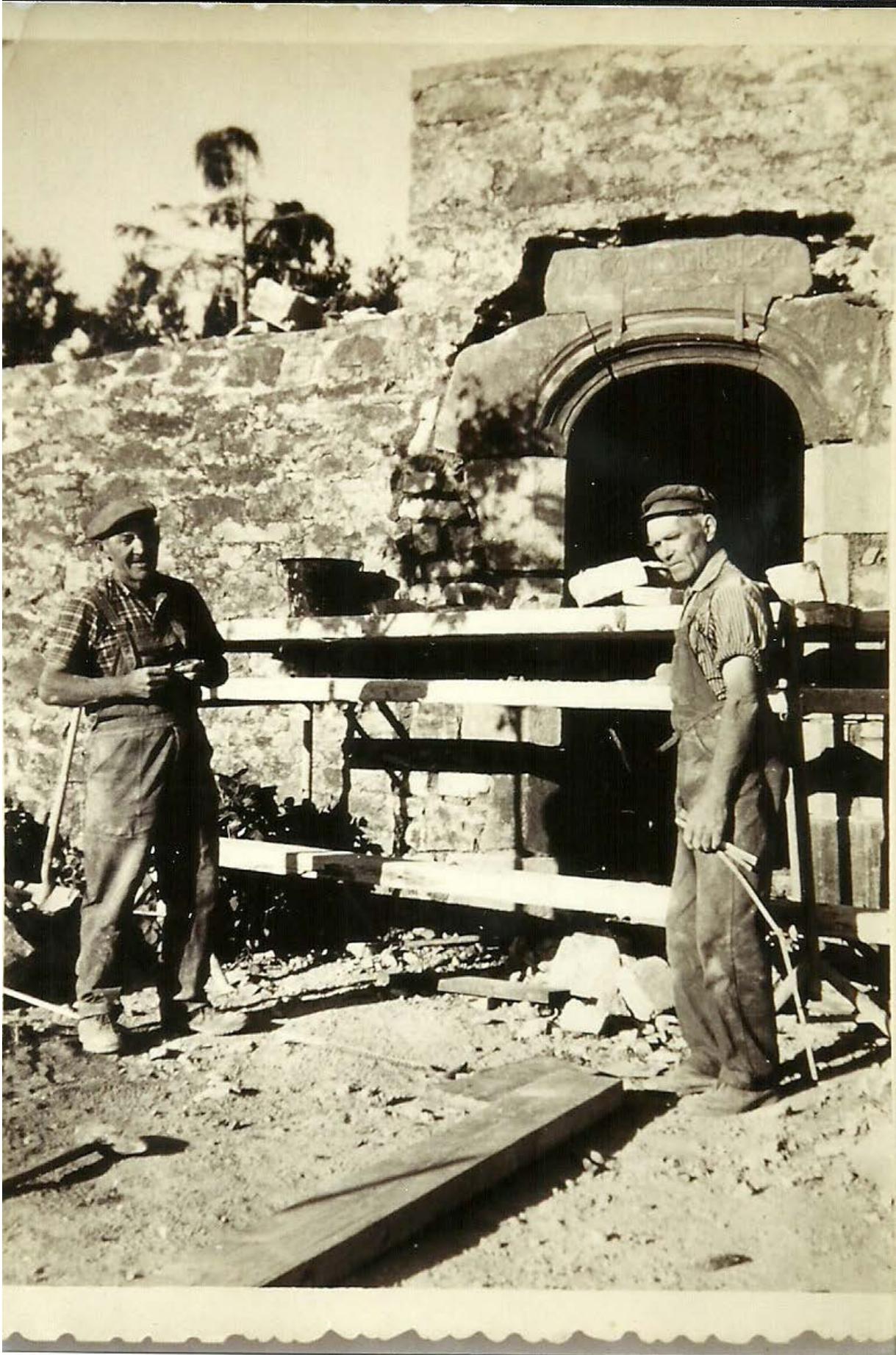
N°1. Le maçon dans son jardin

(photo J.Y. Trépos, 1994)



Mon père est photographié dans son jardin à l'occasion du tournage d'un documentaire (D. Pardonnet, J.-Y. Trépos, *Paroles données*, vidéo, CAVUM, Université de Metz, 1994 – disponible sur : <http://goo.gl/1X0jBq>). Ce jardin est situé à 2 km de sa maison (il s'y rendait en voiture). Il y a progressivement accumulé des matériaux qu'il a détournés de leur destination initiale pour aménager un espace de vie et d'auto-production (pommes de terre, légumes, fruits). Il y a passé l'essentiel de son temps du début des années quatre-vingt jusqu'à 1999, année où notre famille décida qu'il n'était plus en état de conduire. Malgré l'investissement très important qu'il y consacrait (en temps et en énergie), ce jardin était pour lui un pis-aller : l'occasion de « bricoler » un abri et des techniques de culture, plus que l'intention de se transformer en jardinier. J'en ai eu le sentiment plus ou moins confus et ce fut sans doute à l'origine de mon entreprise de retour sur ses années de maçon.

N°2. La trace d'une époque



A première vue, cette photo est une banale photo de chantier. Elle m'inspire pourtant plusieurs réflexions. Ce qu'elle montre de manière la plus immédiate est mon père (à droite) et son ancien patron (à gauche) lors d'une pause sur un chantier d'aménagement de toilettes publiques sur la place du village. Cette reconstruction avait été considérée comme symbolique parce qu'elle se situait au centre de la commune et qu'elle utilisait de vieux moellons et un linteau récupérés sur un ancien bâtiment. Il ne s'agit nullement pour moi d'ironiser sur l'anoblissement patrimonial d'un lieu d'aisance : les deux compères prenaient assez au sérieux la tâche. Cette photo illustre surtout à mes yeux une forme de déclassement professionnel. Mon père est alors à deux ans de la retraite (son ex-patron, plus âgé, a déjà transmis les clés de l'entreprise à son fils) et ce chantier est une forme polie de mise sur la touche – « polie » parce qu'elle faisait tout de même appel à des savoirs techniques minutieux vraisemblablement peu répandus dans l'aire locale. Le travail sur les chantiers s'était beaucoup transformé et vraisemblablement mon père n'offrait plus à cette période la force de travail considérée comme pleinement opérationnelle, notamment en termes de rapidité. Il n'était pas dupe de ces évolutions, qui se traduisaient aussi par des changements dans les relations de travail :

« Comme maintenant, on raconte plus d'histoires comme ça. Y a que nous... dans notre chantier... Moi je leur raconte des histoires qui se sont passées du temps de ces vieux-là. Mais, autrement, hein, dans l'autre équipe... à J., là, y a jamais une parole, sur le chantier. Y a que travailler, fumer une cigarette et boire son coup. Mais autrement, y a pas de rigolade, ni quoi que ce soit. Tandis que nous on chahute quelquefois, on fait une bêtise... (...) Maintenant chacun envoie sur le chantier, sa bouteille de vin (...) pour boire quand il veut » (entretien, 1975).

N°3. Un fameux escalier
(photo J.Y. Trépos, 1993)



Un escalier attendant à la maison du Dr Sévellec, à Telgruc. Souvent mentionnée dans les carnets : « *Vendredi 7 février 1936. faire l'escalier chez Sévellec. Employé 3 sacs et 1/2. M.T. 1 jour ; M. 1 jour ; S. 1 jour* ». Indications analogues les 12, 13, 14 et 15 février. Mon père a travaillé à de nombreuses reprises sur cette villa entre 1935 et 1940 (jointures, fenêtres, crépissage, escalier). Par sa situation (elle domine la plage), son allure (austère, voire inquiétante) et son histoire (Jean Grémillon y a tourné en 1941 une séquence de son film *Remorques*, avec Jean Gabin et Michèle Morgan), cette villa est devenue un monument emblématique de Telgruc. Dans notre documentaire (D. Pardonnet et J.Y. Trépos, *op. cit.*) nous avons embrayé sur ce passé glorieux pour une mise en perspective du vieux maçon marchant sur la plage et des images du film. Mais si mon père n'était pas insensible à cet imaginaire patrimonial, cette maison fut d'abord et avant tout pour lui un lieu de petits travaux, commode par sa proximité avec un lieu de restauration et de détente (l'hôtel du Roi d'Ys, détruit en 1944). Il lui était donc possible d'y effectuer des travaux de courte durée pour faire jonction entre de plus grands chantiers ou pour tirer quand même parti des intempéries.

N°4. Vue de la villa

(photo J.Y. Trépos, 1993)

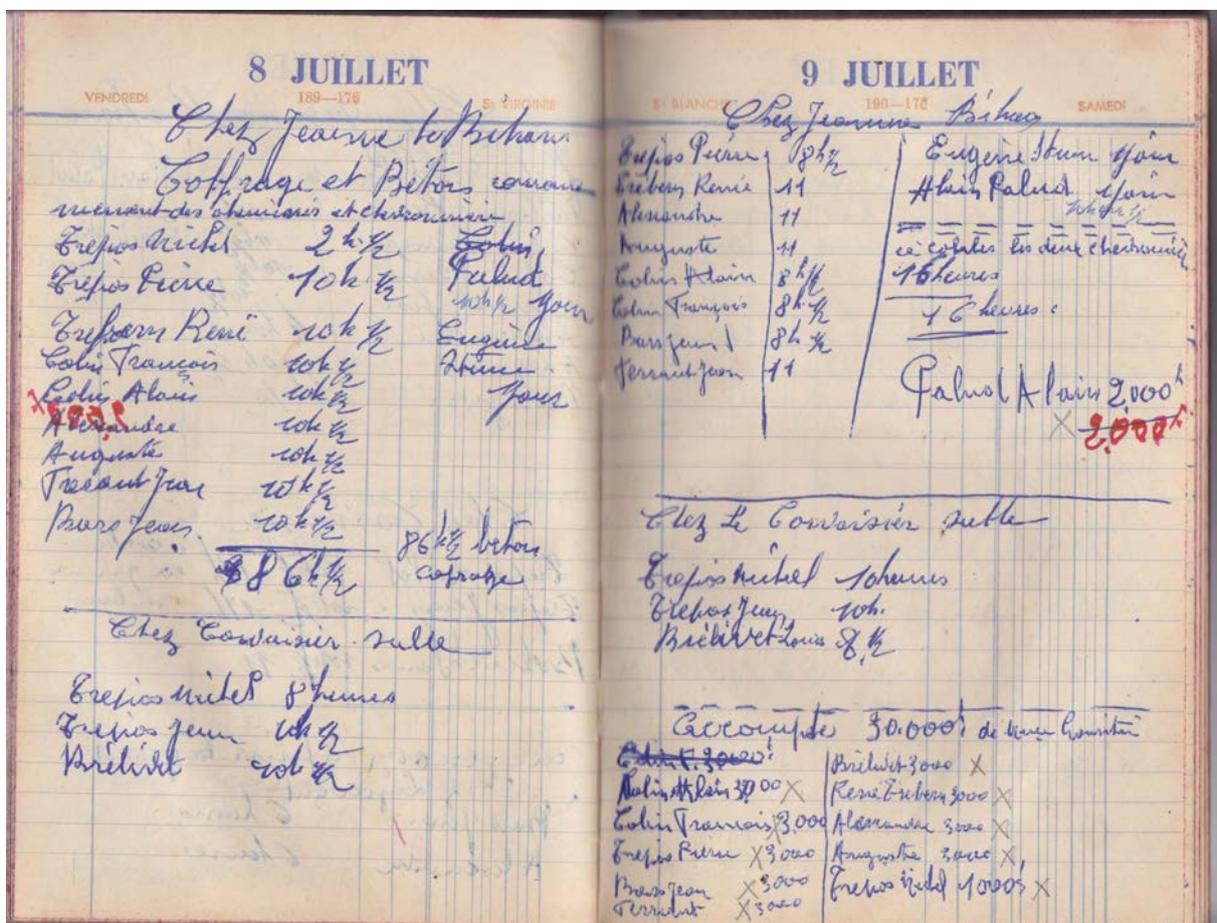


-II- Formats, énoncés, contention des externalités (trois états des carnets)

Comme je l'explique dans l'article cité au début, mon intérêt pour les Carnets s'est progressivement déplacé de la recherche du système actantiel (un modèle des liens entre les gens, les objets et les actions qui y sont rapportés), vers les énoncés eux-mêmes. La fascination que peut exercer ces Carnets tient au fait qu'elle mentionne de façon factuelle et extrêmement sobre ces actants grâce à un procédé d'une grande régularité et que pourtant c'est peu à peu un récit qui s'en dégage. La force de ce format d'écriture tient en particulier à sa capacité de placer sur un même plan (souvent sur une même page) des événements assez

chantier (coup de main, apport de matériaux ou autre activité non identifiée par moi). Des ratures ou des surcharges diverses corrigent des erreurs constatées après coup. Une colonne récapitule en chiffres romains le nombre de journées de travail de chacun. Le procédé de dénomination n'est pas homogène : certains maçons sont désignés par leur nom suivi de l'initiale de leur prénom et d'autres, à l'inverse, par leur prénom suivi de l'initiale de leur nom. Dix maçons ont travaillé sur ce chantier entre 4 et 27 jours (un maçon, un jour seulement ; un autre une demi-journée). Ces différences renvoient dans certains cas à la pluriactivité de ces maçons – qui sont accessoirement et de manière saisonnière paysans – et dans d'autres à leur présence en alternance sur plusieurs chantiers (cette double page correspond en fait, selon la légende à deux chantiers partiellement simultanés, ce qui explique les va-et-vient). Pour ce chantier, mon père a travaillé 27 jours et une journée à activité spécifique.

N°6. Etat IIa : Une double page du carnet de 1949
(photo J.Y. Trépos, 2016)



Le procédé est différent du précédent, en lien avec l'adoption, à partir de 1935, d'agendas. Désormais, les tableaux disparaissent, remplacés par des listes. Le relevé quotidien permet de faire apparaître la durée horaire du travail qui était devenu nécessaire en raison de l'évolution du mode de rémunération et de la disparition progressive de la pluriactivité. Sont mentionnés aussi les acomptes de quinzaine ou mensuels attribués à chacun des membres de l'équipe et la nature de l'activité (« Coffrage et béton / commencement des cheminées et chevronnières » ;

« Béton »). L'écriture s'effectue principalement au stylo bille, avec quelques précisions au crayon.

Les mentions d'acomptes sont très fréquentes dans les carnets à partir de 1935 : l'équipe effectue de la sous-traitance pour un entrepreneur (NB : c'est la femme de ce dernier qui est nommée : « Acompte 30 000 fr de M^{me} Gouritin »²) qui les rémunère préférentiellement ainsi. La répartition de l'acompte reste influencée par l'ancien mode de partage des gains : le chef de chantier (mon père) paie d'abord équitablement les ouvriers (un rapport complexe entre la somme disponible et la quantité de travail) et ne s'attribue que ce qui reste : ici c'est 3 000 fr pour chacun et 1 000 fr pour lui. Les croix au crayon indiquent que le paiement a été effectué. La double page donne l'impression d'une grande accumulation et n'obéit à aucun souci esthétique, ce qui rend sa lecture difficile. Pourtant, il s'agit bien d'une formule d'écriture stable : ce sont toujours les mêmes éléments qui sont relevés, les surcharges ou les mentions figurant en marge, en oblique, voire à la verticale correspondant à des précisions récurrentes, parfois à des réparations d'oublis. Même un lecteur extérieur comme moi peut s'y retrouver à condition d'élargir la focale à plusieurs pages. En d'autres termes, l'écriture en tableaux avait l'air plus lisible, mais elle donnait à voir une réalité plus sommaire que celle que permet l'écriture en listes.

N°7. Etat IIb : Un dessin de traitement de façade à la moustiquette.
(photo J.Y. Trépos, 2016)

² En pouvoir d'achat actuel selon le comparateur de l'INSEE : 14 000 €.



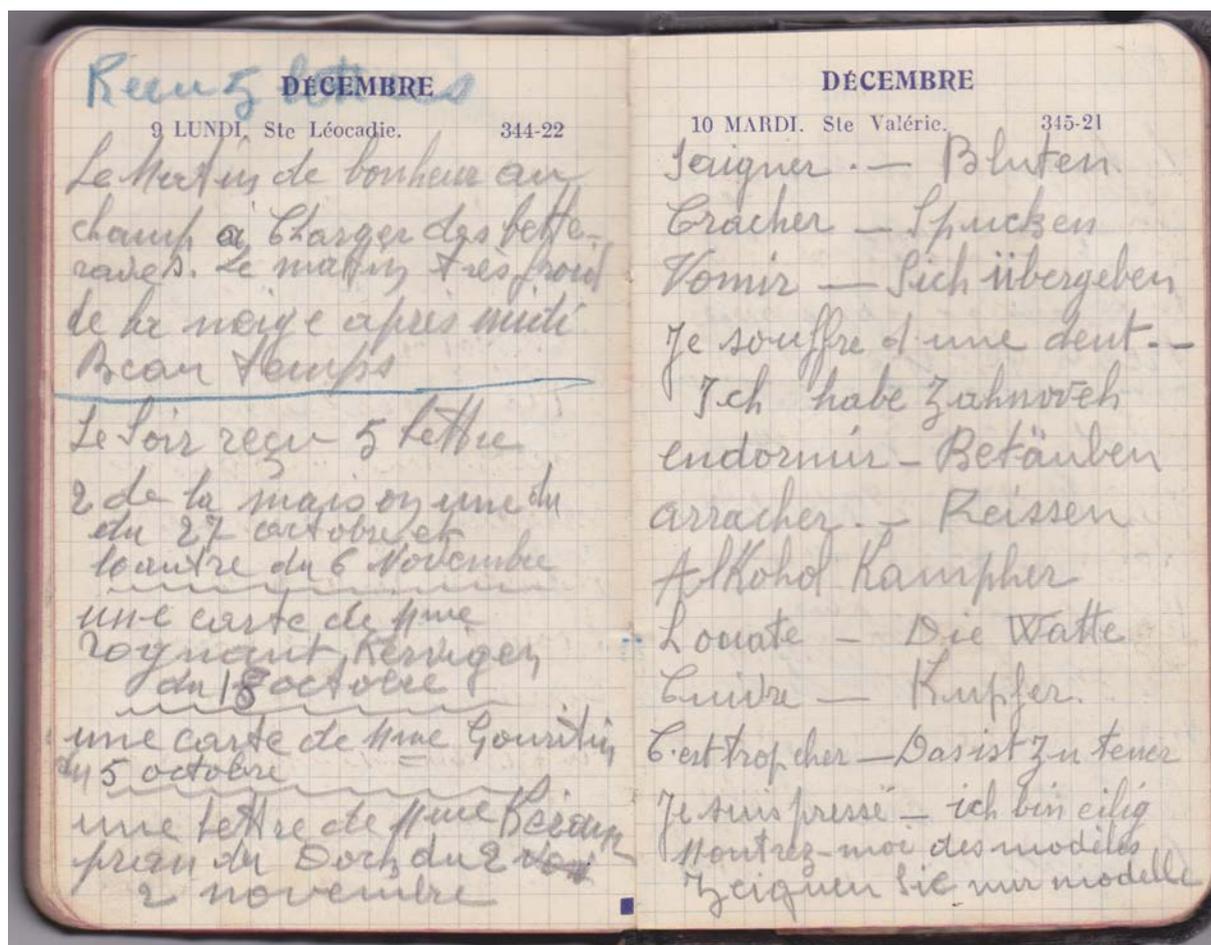
A la fin du Carnet n°8 de 1938, on trouve ce dessin en trois couleurs (vert, bleu, gris) d'une façade de maison traitée à l'aide d'un outil de crépissage par projection rotative (une « moustiquette », appelée aussi tyrolienne). Les dessins sont très rares dans les carnets (moins d'une dizaine pour toute la collection) et l'utilisation de la couleur en fait ici un document unique, comme une concession à l'esthétique. Bien que le dessin soit précis (comme on s'en rendra compte en le comparant avec la photo n°7 – prise par moi en 1994 – d'une maison du même type), il ne comporte aucune cote, ni indication de localisation, ce qui est toujours le cas des autres dessins des carnets (dimensions pour des fondations, des fours, par exemple). On peut imaginer qu'il s'agit d'un moyen de tromper l'ennui de certains dimanches ou jours chômés pour intempéries³, dont il est souvent question dans ces documents. Le dessin n'est pas intégré au semainier, mais repoussé en « notes du deuxième trimestre », ce qui corrobore l'hypothèse de l'exceptionnalité. Il ne s'agirait pas de passer pour un artiste.

N°8. Une photo de façade crépie à la moustiquette.
(photo J.Y. Trépos, 1993)

³ Comme « acompte », rencontré ci-dessus, « intempéries » est l'un des mots techniques qui ont très tôt fait partie de mon vocabulaire, avec force connotations qui se sont peu à peu fondues dans la dimension dénotative, à mesure que je prenais mes distances avec cet univers.



N°9. Etat IIId : Le lexique du prisonnier
(photo J.Y. Trépos, 2016)



Durant sa détention en Allemagne (du 16 mai 1940 à la fin avril 1941), mon père continue à tenir à jour son agenda de 1940 (Carnet n°10), puis se rabat sur un carnet de fortune au très mauvais papier (Carnet n°10bis). Toute la vie quotidienne du prisonnier y est peu ou prou traitée comme celle d'un travailleur paysan (par la force d'un souvenir d'enfance des récits de son propre père, il a dissimulé sa qualité de maçon) : la condition de prisonnier est un événement propice à l'expression d'émotions et de réflexions, mais ici elles se glissent dans la formule d'écriture des jours ordinaires. Faute d'avoir à mesurer l'activité (d'habitude : en heures, en hommes et en matériaux), on rapporte la nature de cette activité dans son éventuelle diversité et l'écriture se rapproche de la narration factuelle, tout en absorbant l'inhabituel. En haut de la première page, l'activité dans la ferme où il a été affecté, en bas le relevé des lettres et cartes reçues. Sur la deuxième page figure le début d'un lexique français-allemand. Conformément à l'esprit de l'ensemble du carnet, aucune explication n'en est donnée. Il faut chercher à d'autres endroits la raison d'être de singulière initiative. Un brouillon de lettre à ses parents, figurant dans le carnet n°10 à la date du 17 novembre permet de comprendre dans quelles dispositions il abordait ces moments : « (...) Je viens aujourd'hui vous mettre de ma petite vie. Je suis toujours en très bonne santé et dans la même ferme. Le travail ne manque pas. Je conduis deux grands bœufs presque tous les jours. Je me plais Je suis tranquille et je mange à mon content à présent (...) ». Ailleurs, il signale qu'il a réclamé des bottes pour faire ce qu'on lui demande (il m'a aussi raconté cet épisode). Finalement, le style de ce carnet traduit bien qu'il s'agit de réunir les moyens linguistiques et matériels de travailler. Aucune velléité de résistance passive. Le rapprochement avec le journal de Pierre Lebugle (Madeline, P., Moriceau, J.-M., 2004, « Un paysan normand au STO en Allemagne. Le journal de Pierre Lebugle (juin 1943-août 1945) », *Histoire & Sociétés Rurales*, 2004/1 Vol. 21, p. 187-230), paysan normand requis par le STO et travaillant dans une grande ferme

du Nord-Est de l'Allemagne est intéressant : malgré des conditions de vie très différentes, on y retrouve les mêmes annotations sobres et dépourvues de jugements de valeur, à propos d'activités agricoles semblables.

N°10. Etat III : Et nous voilà tous désarmés...

(Carnet n°10, 1941, feuilles volantes)

(photo J.Y. Trépos, 2016)

16.
Mars

Enfin nous trois quand on a vu le caractère des colonnes on s'étaient décidé de continuer la route à pied comme on pouvait venir, ensuite on trouve en route le 21^{er} Régiment d'artillerie, et on réussit à monter dans un charriot grâce à des bons camarades. et on y reste jusqu'à plus loin dans un croisement de route on trouve encore les voitures de notre compagnie, et là alors au lieu de suivre la route de Birsou que je suivais moi-même. on avait mis l'artillerie sur la route de Brunehamel. et on avait roulé à peu près jusqu'à voir des fusées de temps en temps, que les allemands lançaient pour indiquer les secteurs à surveiller. Et là j'ai alors l'artillerie désigne une troupe pour fouiller les bois et les champs en vue de la route et deux pièces de 75 furent mise en batterie sur la route. Et comme cela on avançait marchant toute la nuit. j'avais guère fait moyenne tous les 50 mètres

charnelles descendi on des châteaux dans les fossés à l'ouest arrivés le jour suivant. Enfin de jour commence à paraître et aussitôt les avions de chasse nous survolaient après fin ont arrivent à Brunehamel vers 6 heures du matin des coups feu des deux cotés de la routes, et les patrouilleurs fouillaient un peu mais impossible d'avancer ensuite le 51^{er} R.A. décidait de mettre le 75 en batterie, et tiraient deux ou 3 obus en plein bourg mettant les maisons en flammes, un quart d'heure plus tard on vit les chars allemands venir sur nous, et en 10 minutes ils furent sous les châteaux et quelques obus et nous voilà sous désarmés. vers 7 heures 1/4 du matin.

Du 9 au 16 mai 1940, mon père prend des notes, qu'il transformera en récit en 1941, sur la débâcle de son régiment et sur son arrestation par les Allemands. C'est à ma connaissance le seul récit qu'il ait écrit sous cette forme narrative chronologique et qui utilise plusieurs fois

le passé simple. Je donne ici la photo de la dernière des trois pages. Le document, écrit au crayon, est abîmé aux pliures, mais il reste lisible.

Dans la page précédente, mon père (« *moi, Michel* ») et ses deux compagnons de débandade, viennent d'être confrontés à l'impérite d'un colonel qui dit aux soldats de ne pas s'inquiéter car les Allemands sont encore loin, tandis que lui-même se sauve. Grâce à « *de bons camarades* », ils parviennent à embarquer dans un « *charriot* » et se voient conduits dans la nasse, malgré leur mauvais pressentiment (« (...) *au lieu de suivre la route d'Hirson comme je voulais moi-même (...)* »).

Cette page montre une écriture légèrement différente du reste des Carnets dans ses ressources énonciatives (actions liées les unes aux autres, situation de protagonistes et d'acteurs de fond de scène, emploi de l'imparfait) et même dans son énonciation (description du rôle et des pensées du scripteur, même si cela reste retenu).

-III- Peut-on faire voir l'absence ? Le régime d'impersonnalité

A longtemps scruter ce format d'écriture, je me suis convaincu qu'une troisième dimension était importante : cette manière d'insérer des événements dans une formule d'écriture dit quelque chose de son énonciateur qui ne tient pas qu'à sa qualité sociodémographique, mais à son mode d'engagement dans son texte. En d'autres termes, après les énonciateurs et les énoncés, il me fallait m'intéresser à l'énonciation. Or, ce qui la caractérise n'est pas frappant : on s'en aperçoit progressivement, en rencontrant une étrange façon de parler de soi (comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre), en observant qu'alors qu'il est parfois question de vie privée, rien d'intime n'est dévoilé et divers autres indicateurs d'un processus d'effacement non stratégique du scripteur en tant qu'énonciateur. Pourquoi « non stratégique » ? Parce que ce retrait n'est pas, comme cela pourrait être chez un sociologue, une manière de revendiquer sa place dans la production du sens (par exemple pour se fondre dans le « on » de la communauté scientifique), mais une manière de rester à sa place – telle du moins qu'on l'imagine, dès lors qu'on écrit en partie pour tenir des comptes et pour rendre compte de ce qu'on a fait. Ce régime d'impersonnalité mérite l'attention. Je n'en donne ici que quelques aspects, à partir de photos de pages des Carnets.

A. L'alignement du privé sur le public

N°11. Le travail, les loisirs et les comptes

(Carnet n°11 ; 10/02/1942)

(photo J.Y. Trépos, 2016)

FEVRIER

Mardi 10- Ste Scholast. -41-324

main

~~Toute la journée~~
~~à la maison de tout~~
~~Marchandise.~~

Le matin voyage
à Quimper en vélo
pour la carte profession-
nel. et bon nouveau matériel
après notre voyage à
Lorient à la gare et
chez Maguet. pris 1 tir point
5 kg. de Point 30⁷⁵

Repas midi à rue St Catherine quimper
donné les photos de nous à un cer-
vateur Corubien

Le soir en passant Souffrayant sur l'en-
tre de pal. Grande à quimper un petit
jeu de ball son + danse peu intéressant

Depense 88⁵⁰ Marchandise 40⁰⁰

Cette photo donne à voir l'une des formes privilégiées de l'impersonnalisation du discours dans les Carnets : l'alignement des événements privés sur les événements et équipements du travail. La matière du récit est faite de circonstances professionnelles et de loisirs, traitées de la même manière et simplement séparées par un trait ondulant.

Une pénurie de matériaux contraint à cesser l'activité qui compte (la maçonnerie) et à rester « *toute la journée à la maison* » (en fait, il faut comprendre par là : ne pas être sur le lieu de travail ; car il ne reste pas à la maison puisqu'il se rend en divers autres endroits). Cette mention est rayée d'une croix : le maçon s'est ravisé et mentionne ses autres occupations de la journée. Elles sont professionnelles (carte ; achat d'un tire-point et de pointes) et d'agrément (rencontre avec une ex-cavalière, « *Corentine* » pour lui donner des photos d'un mariage ; bref passage à Pouldergat à un autre mariage pour voir « *l'entrée de bal* », puis à Guiler à un bal « *peu intéressant* »). Un récapitulatif comptable clôture la page : il a dépensé 88 francs (pour la carte et le repas ?) et 40 francs de marchandises (en équivalent pouvoir d'achat INSEE, respectivement, 24 € et 11 €).

B. Solennisation des désignations et dénominations

N°12 et 12bis, N°13 et 13bis. L'ego comme un tiers ?

(Carnet n°11 : 10/05/1942 et 14/05/1942 ; Carnet n°13 : 06/11/1944 ; 21/11/1944)

(photos J.Y. Trépos, 2016)

Dans les Carnets, la désignation des choses et la dénomination des gens ne suit pas une règle constante. Ou plutôt : la règle semble être le rattrapage d'une désignation familière par une désignation officielle. Ainsi, le 10 mai 1942, il est question d'un voyage en vélo « *avec le copin Joseph Laé* » et le 14 mai rectifie : « *Le matin à la basse messe à Telgruc M^{eur} Laé et moi (...)* ». Pourtant les circonstances sont semblables (un dimanche et un jour férié).

MAI

Dim. 10- Ste J. d'Arc -130-235

Le matin voyage à
Plozevet par bicyclette
Vélo acheté le copain
Joseph Lae en faire
des commissions rendues
pour 4 heures chez Capitaine
Fouaros ensuite à quai des
Frais de voyage

un tube pour	
la barbe	10 ⁰⁰
un flacon eau	
bolusque	25 ⁰⁰
divers	46 ⁰⁰

81⁰⁰

N°12bis

MAI

Jeudi 14- Ascension -134-231

Le matin à la basse
Messe à Esfgrave
à 10h. Laé et moi;

Trais de la journée

après midi d'ouvrage 14h

après collation 18

à garder les vaches en point 3

à côté-maison et au hay 3h

Le soir après la soupe
cette nuit à Ross. sans chiz
jeune le thé

Les Carnets offrent de très nombreuses occurrences d'autodésignation neutralisante : le maçon parle de lui comme d'un tiers. Le 6 et le 21 novembre 1944, il note le travail de ses quatre équipiers et mentionne pour finir : « *arrivée de Michel Trépos pour la soupe du soir* ». Comme c'est une désignation que l'on retrouve souvent pour des membres du groupe de maçons (par exemple : « *arrivée de Jean-Pierre Jadé pour la soupe du soir* »), il faut bien supposer que la neutralisation est ici moins une volonté de se dissimuler derrière l'appellation officielle qu'une manière de faire fonctionner le formatage qui prévaut dans les Carnets (ce que j'ai parfois appelé son algorithme). Le relevé des repas pris est en effet l'une des choses à noter pour faire les comptes.

N°13

NOVEMBRE

6 LUNDI. S. Léonard.

311-55

On champs de l'abbé
Macquerie

Le di Jean Pierre	5 heures
Rivière Henri	3 heures
Le Gall Louis	3 heures
Pequantaire	3 heures

Cessive de Michel Dupis
pour le souper etu soir

NOVEMBRE

21 MARDI. PRÉS. DE LA VIERGE. 326-10

Bricolles eiste
pour Louvâtes

Jade
Kisierie

1 jour
1 jour
1 jour

Le hall

Requart

1 jour

Arrivée de Michel
Erepos pour la soupe
soir

C. L'atténuation des jugements de valeur

N°14 et 14bis, 15 et 15bis. Journée très dure

(Carnet n°13 : 30/07/1944 et 04/08/1944 ; Carnet n°13 : 09/05/1943 ; 28/01/1943)
(photos J.Y. Trépos, 2016)

JUILLET

30 Vendredi S^e Juliette 211-154

à la gare d'Argol
à enduire le pignon
de la maison Royhaut
une journée très dure
commencé à 6 heures
du matin fini à 4 heures
du soir

Travaux finés pour
1 1/2 heures

Mon père porte peu d'appréciations sur son ressenti du travail (il note bien plus souvent les conséquences des soirées arrosées ; en général : « *un peu fatigué d'avoir fêté la veille* » ou encore : « *journee un peu longue un petit peu mal aux cheveux* » le 22/03/1944). Et lorsqu'il le fait, c'est avec retenue. Le 30 mai 1944, il travaille 14 heures au crépissage d'un pignon et note : « *Journée très dure commencé à 6 heures du matin finir à 11h ½ le soir* ».

N°14bis

AOUT

4 Mercredi S. Dominique 216-149

à finir le dégrossage
du pignon Nord et
préparer l'enture
pour le lendemain

Trépas Michel 1 jour
à enduire le pignon
Nord qui fait 42 m²
fait avec 12 sacs de ciment
6 au dégrossit et 6 à enduire
Trépas Michel 1 jour
14 heures

Mais pour la même durée, le même travail et au même endroit, quelques jours plus tard, sans doute parce qu'il lui faut faire le relevé des matériaux, il privilégie la désignation neutralisante : « (...) *A enduire le pignon nord qui fait 48 m² fait avec 12 sacs de ciment 6 au dégrossit et 6 à enduire. Trépos Michel 1 jour 14 heures* » (04/08/1944).

Même l'irritation que provoque l'attente infructueuse d'un coéquipier (ici : l'un de ses frères) est écrite de manière très elliptique : « *Toute la journée à Kerguiridic à attendre mon frère et qui a trouvé le moyen de ne pas venir // Le soir voyage à Argol (...)* » (08/05/1944).

N°15

MAI

9 Dim. Fête Jeanne d'Arc 129-236

Toute journée à Herguizidui
à attendre mon frère
et qui a trouvé le moyen
de ne pas venir
Le soir voyage en Argol
Leort. M. est ion rentrée
vers 3 heures du matin

Même quand le scripteur est vraisemblablement pris dans des oppositions de systèmes de valeurs, l'énoncé reste très allusif : « (...) à charroyer des pierres pour la maison neuve // 15 charrettes pour enlever des pierres aux mains des Allemands (...) » (28/01/1943).

N°15bis

JANVIER

28 Jeudi

S. Chalem.

28-337

à Kerigoal en Bretagne
à charroyer des pierres pour
la maison neuve
15 charrettes pour enlevée
des Pierres aux mains des
Allemands

à refuser Michel pour

Vend resté au lieu
de Jecrois ?

D. L'euphémisation des manifestations de l'intime

N°16 et N°17. Garder les vaches et faire des veillées

(Carnet n°11 : 10/05/1942 ; 14/05/1942 ; 23/10/1942 ; 13/12/1942). Voir aussi le 14/05/1942 déjà cité ci-dessus.

(photos J.Y. Trépos, 2016)

OCTOBRE

Vendr. 23 - St Hilarion - 296-69

à Rodrigoff chez
M^{re} Joseph & Bathouy
à faire la messe - 8
heures du soir.

Freres Michel
1 jour

Je suis très tard remontée
au lit avec M^{lle} Jeanne

2

« Garder les vaches » était, dans mon souvenir, l'une des formes admises pour faire la cour : cela pouvait se faire en cachette des parents, mais très souvent c'était aussi l'une des manifestations semi-officielles d'un processus débouchant sur les fiançailles. Le jeune homme rejoignait la jeune fille pour surveiller le bétail (mollement, car il s'agit d'un paysage de bocage avec des barrières aux entrées de champs, d'où les bovins avaient peu de chances de s'évader), mais en fait pour marivauder, voire plus. La veillée (pas nécessairement dévolue aux contes, comme le réinterprètent volontiers certaines institutions de défense de la culture bretonne) était un dispositif encore plus ambigu : au sens strict, on pouvait aller faire une veillée chez un voisin ou chez quelqu'un avec lequel on était en relations d'affaires, mais la présence d'une jeune fille à courtiser ou plus ou moins promise permettait de dire sans le dire. Une autre forme proche : le « *kas d'ar guer* » (ramener à la maison) après le bal, qui était un moyen pour la jeune fille de reconnaître aux yeux de tous qu'elle « fréquentait ».

Comment ces dispositifs sont-ils présents dans les Carnets ? J'ai choisi de suivre les affleurements d'une des fréquentations de mon père en 1942. Comme je le dis dans l'article de *Sociologie et sociétés*, il n'est pas très explicite sur cette relation – et de fait j'en sais plus par ce que m'en a dit ma mère plus tard – dont je ne connais pas la durée exacte (elle a pu commencer en 1937) et qui s'est bornée semble-t-il à la mise en œuvre de ces trois dispositifs.

C'est bien sûr en pointillés que se voit rapportée cette fréquentation (le langage oral quant à lui se réfère au syntagme verbal : « il fréquente »). C'est l'une des marques de l'impersonnalisation : il y est fait allusion, mais il est difficile de la décrypter.

Le 10 mai 1942, il note : « (...) *ensuite à garder les vaches* », sans préciser où, ni avec qui (puisque'il est avéré que ce ne sont pas celles de ses parents, qui vivent à plus de 40 km). Mais juste avant, il parle d'un hameau tout proche de celui de la jeune fille courtisée et il n'y a à mes yeux aucun doute sur le couple. Il est plus explicite le 14 mai : « (...) *après collation à garder les vaches ensuite à Coat-Madiou et au Lez* (...) » (le Lez est le hameau concerné). Aucun lien, n'est fait entre ce rituel et celui qui est mentionné juste après : « *Le soir après la soupe au bal à Pors-Louz chez Jeanne Le Theo* ». On peut pourtant supposer que la demoiselle y était aussi.

Le 23/10/1942, le Carnet est à la fois plus explicite et plus bref : « (...) *Le soir très tard rencontre au Lez avec M-Jeanne* » (c'est la seule occurrence de son prénom dans les Carnets). Au terme d'un dimanche très chargé en travaux, le Carnet du 13/12/1942 signale laconiquement : « (...) *voir l'emplacement d'un four // Le soir veiller au Lez* ».

DECEMBRE

Dimanche 13 - Ste Luce - 347-12

Le matin à Kero-
prigent Angel
finir le montage
des charriots de poste
pour les chaudrons
ensuite arranger mon
vélo

Après midi à Ker-
muet à me changer
ensuite au Château
du Tourret St. Nic
avoir beaucoup
d'un jour le soir
venir au laz

*

En tant que simple note complémentaire à un article, ce document que je livre ne peut pas être « conclu », notamment parce qu'il ne reprend pas tous les thèmes abordés. Mais en ce qu'il offre une autre narration à propos de ces carnets de maçon, il décale certaines des interrogations figurant dans l'article. Notamment en ce qui concerne la réflexivité. J'ai prétendu dans l'article que la collection des carnets n'obéit pas au modèle de la maîtrise (une forme d'appropriation de la situation par l'écriture) – même si tous les énoncés sont soigneusement tenus par leur scripteur comme on vient de le voir – mais au modèle de la circulation : sa prise sur la réalité s'effectue à partir de repères et de pliures (une formule d'écriture) qu'il n'a sûrement pas inventés et qu'il applique aux situations comme elles viennent. Le formatage peut donner l'impression que mon père domine la série des événements en y recherchant systématiquement « *ce qu'il faut marquer* » (comme il disait souvent). Mais en fait, l'absence d'une ambition narrative qui serait portée par un scripteur cherchant à prendre le dessus sur sa condition et la présence d'une ontologie pragmatique (l'être se définit dans l'action, non dans une permanence), m'obligent à faire l'hypothèse de plusieurs états de la réflexivité.

Sous réserve d'une analyse plus approfondie des enjeux de théorie sociologique engagés par la notion de réflexivité – analyse que j'ai entreprise il y a une dizaine d'années et que je n'ai pas encore trouvé le moyen de clôturer – il faut certes mettre en perspective les approches à visée historisantes (qui situent la réflexivité dans l'évolution des sociétés, comme Giddens, Mouzelis ou Archer) et les approches plutôt an-historiques (comme celles, par ailleurs très opposées, de Garfinkel et Bourdieu), mais surtout trouver le moyen de disposer d'une définition commode de la notion qui puisse s'émanciper des acceptions un peu molles (qui en font un synonyme de prise de conscience). Je cite souvent cette phrase de Heinz Wismann parce qu'elle le dit de la manière la plus simple : « (...) ne pas être tout simplement envahi par les choses qui se présentent, même avec une allure de valeur incontournable. » – H. Wismann, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 34). Alors, en quel sens les Carnets de mon père pourraient-ils dire qu'il n'est pas envahi par les choses qui se présentent ?

D'abord, il conviendrait de différencier réflexivité dans l'écrit et réflexivité dans le rapport oral : mon père, bien que prudent et réservé dans l'interaction, ne manquait pas de verbaliser son rapport à sa condition sociale (« *les gens comme nous* », « *eux* » ; « *on les a bien eus* » m'a-t-il dit le jour où nous avons appris ensemble les résultats du Bac), alors que pratiquement rien de tel n'apparaît dans les Carnets (hormis, dans le récit de la débâcle, le jugement de classe sur le colonel « *qui voulait bien qu'on soit faits prisonniers pendant que lui se sauvait dans sa voiture de luxe* »). Il paraît donc clair que pour lui, la réflexivité ne passait pas par l'écrit (du moins par les Carnets ou les lettres). Tout au plus lui arrive-t-il de revenir sur certaines notations pour les rectifier en biffant comme on le voit sur la photo 14bis, en modifiant la date (15bis) ou en corrigeant le verbe comme en photo 18.

Mais est-ce si sûr ? Dans l'article je dis vouloir prendre au mot l'expression oxymorique de Bourdieu : la « réflexivité réflexe ». Je ne sais toujours pas bien ce qu'elle est pour lui, mais j'y vois une bonne approximation de ce que signifie le matériau que j'ai considéré. C'est peut-être la série des carnets (pas seulement mes Carnets) qui témoigne d'une réflexivité, plutôt que ce qui y est écrit : la constituer au fil des jours comme des arrêts sur images, la conserver comme collecte opposable et comme collection contributive à une mémoire privée. Cette réflexivité est bien « réflexe ». La relier à un habitus est une autre affaire.

N°18. « Ou plutôt... »

(photo J.Y. Trépos, 2016)

(Carnet n°12, 01/07/1943)

JUILLET

1 Jeudi

S. Martial

182-183

à Charrozier ou
plutôt à rentrer
le soir chez M. et M^{me}
Daniel Hennrich
Charles et moi